Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 11 (1935-1936)

Heft: 13

Artikel: Grève [Fortsetzung]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-708983

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

einem Anhang: Kriegstagebuch des Jagdgeschwaders I, mit vier Faksimiles im Text und zwei Kartenskizzen. 1935. Verlag Knorr & Hirt G. m. b. H., München. Geh. Rm. 3.60, geb. Rm. 4.80.

Der letzte Kommandeur des Richthofen-Geschwaders, Hermann Göring, heute preußischer Ministerpräsident und General der Flieger, hat zu diesem Buch ein Vorwort geschrieben. Er war zweifellos hierzu berechtigt. Denn er hat als junger Leutnant und als Flieger bei dieser Truppe den höchsten deutschen Orden, den preußischen Orden « Pour le mérite », erhalten. Flieger sein heißt, ein hervorragend qualifizierter Soldat sein. Denn im Kampfe in der Luft ist der Tod nicht nur eine Möglichkeit, sondern eine Wahrscheinlichkeit. Das Jagdgeschwader Richthofen war eine Gruppe junger Männer, deren jüngster 19 Jahre alt war und schon den « Pour le mérite » trug und deren Kommandeur, vom Freund geliebt und vom Feind geehrt, bei seinem Tode erst 25 Jahre alt war und 80 Luftsiege hinter sich hatte. Dieses Jagdgeschwader Richthofen hat uns ein Kriegstagebuch hinterlassen, das ein Heldengedicht ist, trotz, oder vielmehr wegen seiner Nüchternheit und unpathetischen Sachlichkeit. Oblt. Bodenschatz hat die Aufzeichnungen in den dunkeln Tagen der Revolte der Meuterer und Drückeberger im Jahre 1918 vor dem Verbrennen durch die Kommunisten gerettet. Im Faksimile ist das Testament des ruhmreich gefallenen Richthofen vom 10. März 1918 wiedergegeben: « Sollte ich nicht zurückkommen, so soll Oblt. Reinhard die Führung des Geschwaders übernehmen. »

Wie bei uns in der Schweiz, waren auch im alten deutschen Heere die ersten Flieger fast allesamt Reiteroffiziere; auch Richthofen starb als Rittmeister. (Unser Bider war ja auch von Haus aus Kavallerist.)

Man liest diese Geschichte der 16 Kampfmonate des berühmtesten Jagdgeschwaders des Weltkrieges wie einen spannenden Roman. *H. Z.*

Grève

(Suite.)

Il faut noter encore que cette semaine d'école de cadres, pour courte qu'elle fut, permettait de faire certaines observations: d'abord de prendre contact avec le lieutenant, chef de section, puis avec nos camarades chefs de groupes. Pour l'officier, nous fûmes promptement fixés; c'était un homme du Nord, montagnard (voyez Sainte-Croix), et, de surcroît, carabinier; donc calme, mais tenace et énergique; un chef, avec lequel nous nous sentîmes immédiatement en sympathie. Quant aux sous-officiers, ils s'observent entre eux, oh! sans malveillance, mais avec curiosité, tous font leur devoir avec plaisir, je puis le dire; mais on cherche celui qui fait plus que son devoir; il y en a un dans chaque section, et toujours il se découvre, parce qu'il « en met trop », autrement dit qu'il fait du zèle. Alors on est fixé: on sait que celui-là a de l'ambition, qu'il veut devenir officier, soit aspirer, comme on dit en langage militaire. — C'est le droit de chacun, on ne saurait y trouver à redire; mais on aime voir se confirmer le pronostic, ce qui ne manque jamais d'arriver à la fin de la semaine, lorsque le lieutenant désigne des chefs de groupes: celui auquel échoit le commandement du 1er, et qui devient ce que l'on appelle le « guide de droite » de la section, est immanquablement un aspirant.

Cette fois-là, le caporal C..., comme nous l'avions prévu, fut désigné en qualité de guide de droite. Petit, mais bien pris et râblé, le cheveu rare, c'était un bon sous-officier et un bon camarade; dès que sa désignation fut un fait accompli, il ne cacha plus ses ... aspirations, c'est le cas de le dire. Ponctuel et irréprochable dans le service, il n'échappait pas à la règle, c'est-à-dire qu'il en faisait trop. Mais par ailleurs, il avait une façon si franche et si bonasse à la fois de déclarer en montrant son côté gauche: « Il faut que ça pende! », exprimant par là son désir de porter l'épée plutôt que la baïonnette, qu'on lui souhaitait sincèrement cette satisfaction. Il a atteint, je crois, le grade de capitaine.

Puisque je présente ici ce camarade, je veux encore dire que, dès l'arrivée des recrues, son zèle s'accentua, et qu'à la fin de la première semaine d'instruction, il était devenu complètement aphone. La voix lui revint ensuite, mais ce qui était comique était de le voir commander son groupe: comme il est de règle, la répartition des hommes dans chaque section s'effectue par rang de taille, de sorte que le premier groupe comprend les plus grands; et, par hasard cette année-là, ils exagéraient: tant Valaisans que Genevois et Vaudois, c'étaient des géants qui se trouvaient sous les ordres de C... Lui, par zèle et non par méchanceté, criait constamment et ne laissait pas à ses recrues un moment de répit; il aurait voulu leur parler dans la figure et leur crier dans les oreilles! Mais, vu sa petite taille il n'y arrivait pas, car même en se haussant sur les pointes, il n'atteignait pas l'épaule de ses hommes. On le voyait alors s'égosiller sous le regard un peu dédaigneux de ses massifs subordonnés, qui, tout en obéissant, le considéraient avec une pitié indulgente et amusée. Tout de même il allait un peu loin, et, dans une occasion bien choisie, les hommes de C... le rendirent joliment quinaud, pour lui montrer que le zèle est de trop, et que le devoir suffit; mais ce n'est pas le lieu de le raconter ici.

En attendant, l'instruction se poursuivait méthodiquement, mais on ne s'éloignait guère de la caserne, les terrains de manœuvre étant impraticables à cause du mauvais temps persistant; avant tout, beaucoup de gymnastique avec ou sans arme et aux engins, école du soldat et de section, puis des théories en chambre faites par les sous-officiers sur la construction, le démontage et remontage du fusil, instruction très précieuse parce que beaucoup de recrues n'ont encore jamais touché un fusil d'ordonnance lorsqu'elles arrivent à l'école. On n'était pas en retard sur le programme d'instruction, mais aucun exercice de tir n'avait encore eu lieu à la fin de la première semaine.

La deuxième s'annonça normalement; le mardi, qui devait être le 26 mars si ma mémoire est fidèle, un timide rayon de soleil ayant lui, l'ordre du jour prescrivait pour l'après-midi un exercice au-dehors jusqu'à 3 h. ½, puis rentrée en caserne pour une théorie du chef de compagnie.

Je commandais un maniement d'armes lorsque C..., appelé d'abord par le lieutenant, arriva au pas gymnastique et me transmit cet ordre: « Rentrée immédiate en chambre par groupes, puis attendre la suite; il n'y aura pas de théorie. » Puis il ajouta à voix basse: « Il y a ‚raffût' en ville; ne rien dire aux hommes. »

L'ordre exécuté, il était environ 4 heures, on procéda à des travaux de propreté, puis ce fut la soupe à 5 heures.

Des conciliabules entre sous-officiers, il ressortit qu'une grève devait avoir éclaté aux Fabriques de chocolat d'Orbe, qu'elle s'était étendue à Vevey pour gagner ensuite Lausanne, où elle menaçait de devenir générale. C'est tout ce qu'on savait. La troupe, qui sentait dans l'air quelque chose d'insolite, était un peu fébrile, mais très disciplinée. Après la soupe, l'ordre fut donné en chambre, par les sous-officiers, de se disposer à l'appel principal, qui aurait lieu à 6 heures, par compagnies, dans les vestibules, et en tenue de quartier. Allons, décidément il y avait quelque chose, car ces mesures ne se prennent qu'à titre exceptionnel.

On le vit bien à l'appel principal, où il fut annoncé qu'en vue de certaines éventualités nous étions mis « de piquet » et consignés en caserne, avec permission toutefois d'utiliser la cantine. Bien inattendu, cet ordre, mais il n'y avait qu'à obéir; on pouvait encore se distraire,

boire son verre et faire sa partie; après quoi, on verrait bien.

Quant aux sous-officiers, les chefs de section les réunirent discrètement pour les orienter: on se trouvait bien en présence d'une grève qui, à Lausanne, pourrait provoquer des désordres; il fallait donc s'attendre à être alertés dans la nuit. Par conséquent, ordre de préparer les hommes à cette éventualité et de leur faire tenir prêt l'équipement, avec les souliers de manœuvre et la capote au pied du lit. Une courte instruction fut donc donnée aux recrues dans ce sens, et, les préparatifs terminés, liberté fut accordée de circuler en caserne et de se rendre à la cantine. Chez la troupe comme chez les cadres, la soirée fut très calme: peu de bruit et aucun retardataire. Une dernière inspection des chefs de chambres après l'appel, et, à la sonnerie de l'extinction des feux, à 10 heures, chacun dormait.

*

... Je fus éveillé tout à coup par une sensation bizarre et plutôt brutale que j'ai reconstituée plus tard en trois éléments: une vive lumière, un choc et un cri. Spontanément dressé sur mon séant, encore lourd de sommeil, je glissai à bas du lit. C'est alors que je me trouvai en présence de notre chef de compagnie qui venait d'allumer, de me poser la main sur l'épaule et de crier: « Debout! » Immédiatement, je répétai l'ordre à pleine voix: « Debout! » et chacun commença à s'habiller. Un détail qui m'est toujours resté: notre commandant de compagnie alarmait lui-même ses sections; dans sa hâte, il n'était vêtu que de sa chemise et de son pantalon, et je vois encore ses bretelles lui pendant en bas le dos! Sans perdre de temps, il me donna l'ordre de faire faire les lits et la chambre, puis de faire équiper les hommes en tenue de campagne, avec capote, gaines à cartouches et sac à pain; ensuite descendre au réfectoire par sections pour déjeuner. Je regardai ma montre: il était exactement 2 heures du matin.

La consigne s'exécuta rapidement et en silence; chaque homme comprenait le sérieux de la situation, et que l'heure n'était plus aux habituelles plaisanteries du réveil.

Il était un peu plus de 3 heures lorsque les compagnies quittèrent le réfectoire, où elles avaient apprécié le chocolat bouillant dont elles s'étaient largement restaurées, en quoi elles firent bien, car on ne devait guère manger à sa faim dans cette longue journée qui commençait.

Dans la cour de la caserne, où le bataillon se rassembla en lignes de compagnies, ce fut une autre chanson. Comme de coutume, il faisait mauvais temps; pas de pluie, mais la bise cinglait, cette « bise noire » de mars, si tenace; et il s'y ajoutait encore cette recrudescence de froid qui précède l'aube; en bref, ce n'était pas gai. (A suivre.)

Après les courses militaires de ski à Garmisch-Partenkirchen

Le mauvais classement obtenu par notre patrouille militaire à Garmisch a causé une grosse déception dans les milieux sportifs et militaires suisses. Certes, l'on savait que la concurrence était forte et que nos hommes auraient de la peine à rééditer l'exploit de Chamonix, mais de là à imaginer qu'ils ne se classeraient qu'au septième rang après des nations qui nous sont nettement inférieures dans la pratique du ski, il y avait un grand pas que les plus sceptiques mêmes ne s'étaient avisés de franchir. Pourtant le résultat désastreux de Garmisch est là pour prouver que nous avons encore beaucoup à apprendre si nous désirons que notre pays puisse aligner dans les prochains jeux olympiques d'hiver des spécialistes non seulement de la descente et du slalom, mais encore du saut et surtout du fond.

L'infériorité des skieurs suisses dans le fond laisserait-elle entendre que les qualités de notre race sont inférieures aux qualités athlétiques des autres races européennes? Certainement non, la valeur du muscle suisse a été démontrée individuellement ou collectivement en bien des occasions et ce n'est pas de ce côté qu'il faut chercher.

Nous sommes les premiers en descente, le concours d'Innsbruck vient de le prouver indiscutablement, en slalom nous suivons de très près l'Autriche si même nous ne la valons pas, en saut nous nous plaçons immédiatement après les nordiques dont la suprématie dans ce domaine n'est mise en doute par personne, mais par contre en fond nous sommes nettement surclassés non seulement par les nordiques qui sont les meilleurs coureurs du monde, mais encore par des nations qui ont progressé alors que nous restions stationnaires. Un exemple typique vient de nous en être fourni par la France qui a présenté cette année à Garmisch des skieurs militaires et civils de fond qui ont battu les nôtres sans rémission.

A quoi faut-il attribuer ce succès des Français qui, il y a quelques années encore, ne figuraient que comme novices dans les grandes compétitions internationales de ski, si ce n'est au fait qu'ils se sont mieux préparés que nous et n'ont pas craint de faire appel aux services d'entraîneurs norvégiens ou suédois spécialistes de la course de fond?

Avec les hommes que nous possédons, dont les qualités premières sont l'endurance et le courage, nous devrions être à même de former des skieurs de fond absolument remarquables. Nous sommes persuadés qu'à Garmisch nos patrouilleurs militaires et coureurs civils de fond ont fourni de gigantesques efforts dont malheureusement le résultat a été faussé par un indéniable manque de style. Il ne suffit pas d'avoir un cœur bien accroché et une bonne technique pour gagner un concours de fond où s'alignent les meilleurs skieurs suédois, norvégiens et autres finlandais, il faut du style, ce style coulé qui limite l'effort et lui donne son rendement maximum. Les nordiques, reconnaissons-le de bonne grâce, sont incontestablement les maîtres de ce style de course si particulier et eux seuls sont à même d'en inculquer les principes à ceux qui ne les possèdent point. Nous sommes malheureusement de ceux-là, avouons-le franchement. Nous ne voyons alors qu'un remède à cet état de choses, laissons de côté un amour-propre stupide et prenons la leçon des maîtres; engager quelques nordiques pour la préparation de nos skieurs de fond, tant civils que militaires, c'est le succès certain pour nos couleurs ou tout au moins les places d'honneur dans les prochaines compétitions internationales.

La formation de notre patrouille militaire en vue de Garmisch a, en son temps, créé pas mal d'incidents dont la presse s'est emparée bien à tort à notre sens. L'élimination du plt. Hauswirth au profit du lt. Kaech a peut-être agi sur le moral de nos hommes, reste à savoir encore dans quel sens; mais il ne nous appartient pas de critiquer la décision du colonel Luchsinger qui lui seul pouvait juger en connaissance de cause lequel de ces deux officiers devait rendre les meilleurs services en qualité de chef de patrouille.